répondre qu'il livre le coupable à la justice du pays où il a déshonoré le sien ; mais entre temps le coupable a réussi à s'évader. Arrivé sans passeport sur la frontière de l'empire, il s'y est si fort demené que le gouverneur de l'endroit l'a fait jeter dans une *kibitka* et conduire à la première station allemande ; le courrier porteur d'un mandat d'arrêt est venu trois heures après. L'année suivante, un autre chevalier de Saint-Lazare, se donnant pour le comte de Bussy, arrive de Pologne, où il dit avoir épousé une princesse Radziwill. Il se révèle encore comme un aventurier évadé d'une prison de Copenhague après avoir vécu d'escroqueries en Pologne et en Suède. Puis c'est le tour d'un marquis d'Archies, parent des ducs de Guines et de Ghistel ; d'un jeune cavalier portant le nom de vicomte de Cromard et l'uniforme de gendarme, « sans pouvoir donner « aucune preuve que l'un ou l'autre lui appartienne » ; d'un sieur Daubray, ci-devant avocat au parlement de Metz, qui se font reconduire à la frontière pour des motifs au sujet desquels le comte de Ségur, récemment arrivé à Saint-Pétersbourg, juge à propos de ne pas demander d'explications, écrivant au comte de Vergennes : « Mes principes et les vôtres, Monsieur, « me portent à ne prendre aucune espèce d'intérêt à des Fran- « çais qui respectent si peu les lois de l'honneur et le carac- « tère de leur nation. »

II

Il a appartenu encore à l'heureux diplomate de déterminer un changement désirable dans la fâcheuse possession d'état que la noblesse française était en passe d'acquérir ainsi sur les bords de la Néva. A partir de cette époque, les porteurs équivoques de croix de Saint-Lazare contestées se font rares dans la capitale du Nord, et Catherine se trouve à même de connaître des spécimens plus authentiques et plus respectables d'une aristo-

cratie dont elle risquait de garder une idée aussi fausse que déplaisante. En 1777, déjà elle avait eu à cet égard une bonne fortune isolée ; elle avait écrit à Grimm :

« J'ai oublié de vous dire que le vicomte de Laval-Montmo- « rency a été ici et que, quoique ce ne soit pas peut-être le « premier genre du monde (*sic*), cependant c'est le premier « Français auquel je n'ai point trouvé des manières insuppor- « tables... Aussi l'ai-je distingué autant que j'ai pu, parce « qu'il est Montmorency, et qu'on aime à entendre ce nom. « Je voudrais qu'on le fît maréchal de France ; je crois qu'il « entend la guerre tout comme les autres. »

Le comte de Ségur a le privilège de multiplier ces impressions agréables. Introduits par lui à la cour de Sémiramis, le marquis de Jumilhac, le comte d'Aguesseau, plusieurs autres encore y recueillent tous les suffrages, y compris celui de Catherine. Viennent ensuite les volontaires attirés dans les rangs des armées russes par la seconde guerre turque et par la guerre de Suède, qui, en dépit des défiances inspirées à ce moment à la souveraine par l'attitude ambiguë du cabinet de Versailles, ont à se louer personnellement de l'accueil qu'ils trouvent auprès d'elle. Elle les tient un peu à distance, leur refuse ombrageusement l'accès de son intimité, mais ne dédaigne pas d'encourager les efforts qu'ils font pour mériter l'honneur de la servir. Le comte de Lameth, qui lui est présenté au cours du voyage de Crimée, la laisse, en allant rejoindre le camp de Souvorof, sous le charme d'une grâce et d'un esprit dont la société habituelle de Sémiramis lui offre, à part Ségur lui-même, peu d'échantillons. Elle ne se doute pas alors qu'à trois années de distance, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* imprimera ces lignes : « Le comte de Lameth et autres rebelles, ennemis « non seulement du Roi, mais de la patrie, ont pris longue- « ment leurs ébats à la tête d'une canaille avinée sous les « fenêtres du Roi et de la Reine aux Tuileries. »

Ségur a mis en scène d'une façon pittoresque l'apparition du brillant officier devant le chef sous lequel Catherine a voulu qu'il fît ses premières armes à son service :

— De quel pays êtes-vous?
— Français.
— Quel état?
— Militaire.
— Quel grade?
— Colonel.
— Votre nom?
— Alexandre de Lameth.

Sur quoi, regardant fixement le général de Catherine, le jeune Français reprend :

— De quel pays êtes-vous?
— Russe apparemment.
— Quel état?
— Militaire.
— Quel grade?
— Général.
— Votre nom?
— Souvorof.

Le futur vainqueur de Macdonald était bien capable de faire subir et de subir à son tour un interrogatoire de cette espèce. Le futur commandant d'une légion de l'armée de Condé, qui porta son nom, Roger de Damas, *Damaderoger*, comme l'appela habituellement le prince Patiomkine (1), paraissait à la même époque dans le quartier général du conquérant de la Crimée. Neveu du duc du Châtelet, dont nous avons rappelé les démêlés diplomatiques avec l'un des Tchernichof, celui-ci apportait en Russie des souvenirs embarrassants. Au témoignage de Langeron, cependant, l'ancien ambassadeur de Catherine ne garda aucune rancune au neveu des désagréments qu'il avait eus avec l'oncle, se plaisant au contraire à rappeler qu'il avait eu l'occasion de voir de près ce dernier à Londres, ce qui était, de certaine manière, exprimer l'exacte vérité.

Damaderoger fait d'ailleurs merveille à l'armée du généralissime russe. En quelques mois il apprend la langue du pays

(1) En Russie, le nom de famille se met habituellement avant le prénom.

et gagne sous les murs d'Otchakof une épée d'honneur que Patiomkine demande pour lui et que Catherine s'empresse d'envoyer en y faisant graver une inscription flatteuse. Il monte à l'assaut par vingt-quatre degrés de froid, « vêtu comme pour aller au bal », pénètre un des premiers dans la forteresse et trouve à la sortie son domestique français qui l'attend avec un manteau. Presque au même moment, un autre Français, Lombard, appelé au commandement d'une frégate, s'illustre en traversant de part en part la flotte turque, se fait prendre dans un autre engagement et se fait tellement regretter par Catherine qu'elle demande à Ségur et à Choiseul-Gouffier de s'entremettre « pour qu'on l'échange ou qu'on le rende à « n'importe quel prix ».

Au siège de Bender en 1789, sous les murs d'Ismaïl en 1790, ils sont déjà une douzaine d'enfants de France : le duc de Richelieu, le comte de Verbois, le comte de Langeron, le chevalier de Vilnau, Rosset, tous également braves, gais, et soutenant fièrement le renom de la vieille patrie qu'ils ont quittée. Vilnau, sous-lieutenant là-bas, obligé de fuir après avoir tué en duel son colonel, capitaine de chevau-légers ici, est partout au premier rang. A Bender, il s'offre pour attacher le pétard qui doit faire sauter une des portes de la forteresse, risque une mort certaine, guérit miraculeusement de ses blessures et prend ses quartiers d'invalide comme gouverneur des pages de l'Impératrice. La veille de l'assaut d'Ismaïl, ceux qui demeurent en état de porter les armes s'attablent joyeusement, soupent, passent la nuit à jouer aux cartes et à faire mille folies, puis au moment de se séparer, calculant que le lendemain un tiers des assaillants a chance de rester sur le terrain, ils s'amusent à tirer au sort les noms des quatre élus de la mort. Tous par bonheur s'en tirent à meilleur compte avec seulement quelques blessures. Le duc de Richelieu a son bonnet traversé par une balle, une de ses bottes déchirée et son pantalon mis en morceaux. Verbois se fait tuer plus tard dans la mer du Nord sur un bâtiment de la flottille du prince de Nassau, combattant les Suédois.

A l'autre extrémité de l'empire, en effet, la guerre de Suède fait briller la valeur de nombreuses recrues de même provenance. Le comte de Langeron, qui, depuis, renouvelant des traditions oubliées déjà et abrogées de loyalisme mercenaire, eut le tort de prendre au mot ses nouveaux engagements de *condottiere*, jusqu'à commander un corps d'armée russe sous les murs de Paris, mais en qui rien alors, après sa campagne en Amérique aux côtés de Rochambeau, ne faisait prévoir un pareil personnage, justifie en Finlande une réputation acquise déjà de science et de bravoure. Ses Mémoires inédits, où nous avons largement puisé jusqu'à présent, demeurent un document précieux pour l'histoire de cette époque. Prévôt de Launion, simple capitaine d'artillerie, improvise des ouvrages bien combinés pour fermer les débouchés de la Finlande. Le capitaine de vaisseau de Traversay, qui succède à Verbois, gagne le grade de contre-amiral et fait souche d'une race guerrière établie aujourd'hui encore en Russie. Le régiment de dragons cantonné depuis plusieurs années à Kalisz, sur la frontière allemande, a pour colonel un descendant du brave marin.

Le 8 avril 1791, Génet mande de Saint-Pétersbourg au comte de Montmorin :

« L'Impératrice a distribué mardi dernier les lauriers de la « dernière guerre : M. de Richelieu aura une épée d'or et la « croix de Saint-Georges de la quatrième classe; M. de Damas « aura la croix de troisième classe. M. de Langeron aura une « épée d'or et sera placé comme colonel effectif dans l'armée « russe à son rang d'ancienneté dans celle de France. »

Pour faire bien recevoir cette affluence de volontaires qui sans doute payent largement les faveurs dont ils sont l'objet, mais qui ne laissent pas de provoquer parmi les officiers russes d'assez vives jalousies, l'influence du comte de Ségur ne s'exerce pas seule; il faut y ajouter celle de La Harpe, tout Suisse qu'il soit et tout républicain qu'il prétende être. Il y a un curieux chapitre d'histoire à écrire avec le rôle joué à Saint-Pétersbourg par ce disciple enthousiaste de Locke et de

Rousseau, ce pontife de la liberté et du rationalisme, admirateur de Brutus et contempteur de César, exaltant Jules l'Apostat et méprisant Constantin le Grand, entretenant une correspondance active avec les pires démagogues de son pays — et faisant fonction de précepteur auprès du fondateur futur de la Sainte-Alliance! Le secret de cette éducation regardée d'un œil complaisant par Catherine, défendue par elle contre de fréquentes attaques, c'est le secret même de sa conscience et de sa pensée la plus intime. Avec ses idées et ses liaisons également révolutionnaires, La Harpe n'arrive pas à lui paraître odieux ni dangereux, parce qu'elle ne craint pas du tout cette révolution-là à Saint-Pétersbourg, et que, au fond, elle sympathise avec la plupart des principes qui servent de point de départ au mouvement dont l'Europe commence à sentir la terrible secousse. Ce que cet homme peut faire ou aider à faire en France ou en Suisse ne l'inquiète guère : ce ne sont pas ses affaires; et ce qu'il dit ou écrit, elle est bien près de le répéter après lui, — au début du moins de la crise qui est en train de se déchaîner. Plus tard, entraînée dans la mêlée et associée à la campagne antirévolutionnaire par des raisons de stratégie politique, auxquelles son cœur n'a aucune part, pas plus que son esprit d'élève voltairienne, elle y laissera engager peu à peu et son cœur et son esprit. Mais en 1791 encore Génet croit pouvoir cautionner chez elle des sentiments très différents, et voici ce que nous lisons dans un passage de sa dépêche du 14 juin de cette année, relatif à l'arrivée à Paris du comte de Sombreuil, que l'on croit porteur d'une commission des contre-révolutionnaires français :

« Il est vrai que cette princesse par la nature du gouverne- « ment de son empire ne peut point se dispenser de montrer « des principes fort éloignés de ceux qui ont servi de base à « notre nouvelle constitution, mais j'oserais presque vous « garantir, Monsieur, que le génie qui a dicté la sublime « instruction pour la commission des lois, qui a encouragé les « littérateurs auxquels nous devons le progrès des lumières et « l'anéantissement du fanatisme, qui a fait jouir la Russie

« d'un code philosophique digne de l'admiration de tous les « siècles, n'entrera ni directement ni indirectement dans les « desseins insensés de ceux qui par vengeance ou par ambi- « tion sont, malheureusement pour eux, décidés à troubler « les travaux d'un peuple qui s'occupe, de concert avec son « roi, du plus grand ouvrage politique que des hommes « réunis en société ont jamais entrepris. »

Le passage est *en clair* assurément, et c'est un plaidoyer, adressé à la souveraine elle-même, bien plus qu'un renseignement destiné au ministre, mais il porte juste. Et, au fond, jusque dans ses emportements ultérieurs les plus furibonds contre le jacobinisme, et ses manifestations les plus véhémentes au bénéfice de la cause monarchique, Catherine échappe d'une certaine manière au reproche de contradiction envers elle-même et d'apostasie envers son passé philosophique; car ce qu'elle reproche de son côté à la Révolution, ce ne sont pas les principes dont celle-ci se réclame, mais bien l'usage qu'elle en fait. Ces principes ne peuvent-ils recevoir une autre application, et moins violente et plus sage? Catherine prétend bien en avoir fait elle-même la preuve. Au fond, ce qu'elle a toujours rêvé, c'est une monarchie très despotique appuyée sur des idées très libérales. Elle n'a peut-être pas entièrement réussi à réaliser ce programme; mais son petit-fils Alexandre est là, qui pourra mener l'entreprise à bonne fin. Et voilà pourquoi La Harpe est bien à sa place; voilà pourquoi en 1791 et en 1793 encore elle s'obstine à l'y laisser, quoi qu'on fasse pour réveiller chez elle des appréhensions et des scrupules qu'elle se défend énergiquement d'éprouver. En 1791, les émigrés de Coblentz font intervenir Roumiantsof, l'ambassadeur qu'elle leur a envoyé, pour dénoncer les intelligences entretenues par La Harpe avec les agitateurs du canton de Vaud. Elle se contente d'en plaisanter avec La Harpe lui-même. L'année suivante, d'autres émigrés faisant devant elle, en pleine cour, l'apologie de l'ancien régime, le frère d'Alexandre, le grand-duc Constantin, âgé de treize ans à peine et élève de La Harpe lui aussi, intervient pour les interrompre :

— Le tableau que vous faites est entièrement faux!

— D'où tirez-vous vos renseignements, Monseigneur?

— Des *Mémoires* de Duclos que j'ai lus avec La Harpe.

Elle en rit encore. En 1793, la présence du comte d'Artois à Saint-Pétersbourg donne une nouvelle vigueur aux attaques dont le précepteur soupçonné de jacobinisme est l'objet. Un compatriote de La Harpe qui accompagne le Prince, le chevalier Roll, se fait l'interprète du patriciat de Berne qu'inquiètent les relations du pédagogue avec son frère le général, l'allié des jacobins de Paris. Catherine se contente d'engager doucement son protégé à ne plus se mêler des affaires de son pays. Pour le reste, elle le charge d'exposer et de défendre lui-même ses idées dans un mémoire justificatif dont elle fait circuler des copies.

Malheureusement pour l'éducateur d'Alexandre, et nous ajouterions volontiers malheureusement pour Alexandre lui-même, l'avis très sage par lequel la souveraine espère couper court à des liaisons gênantes en effet et compromettantes pour elle, produit un effet inattendu et désastreux : La Harpe ne renonce à faire de la politique en Suisse que pour s'aviser inopinément d'en faire en Russie. Quoi qu'on ait dit, et quoi qu'il ait dit lui-même à ce sujet, la victoire définitive de ses ennemis et son éloignement n'ont pas d'autre raison. Il s'est épris de l'idée d'un rapprochement, nullement souhaité par Catherine, entre Paul et ses deux fils; il a médité de faire obstacle ainsi au renversement de l'ordre successoral dont Catherine est soupçonnée d'agiter le projet. Alors c'est vite fait! Le 27 décembre 1793, un homme de cour bien informé mande de Saint-Pétersbourg au prince Kourakine : « Un « certain M. Harpe major et chevalier de Saint-Vladimir, qui « était en fonctions de précepteur de S. A. I. Mgr le grand-duc « Alexandre, a été pris et porté au delà de la frontière. On « croit que c'est son jacobinisme qu'on avait dévoilé qui en « est cause... Voilà donc les serpents que nous réchauffons « dans notre sein! »

L'homme de cour bien informé, qui n'est autre que Bantich-

Kaminski, haut fonctionnaire du Collège des affaires étrangères et père de l'auteur d'un dictionnaire, très estimé en Russie, de célébrités historiques, se trompe en cette occasion : le jacobinisme du chevalier de Saint-Vladimir n'est pour rien dans l'affaire, pas plus d'ailleurs que La Harpe n'a été pour quelque chose, quoi qu'il ait essayé encore d'insinuer à ce propos, dans le retard apporté, jusqu'à son départ de Russie, à l'entrée en campagne des armées de la Tsarine contre la Révolution.

Le précepteur congédié se fait regretter, du reste. « Je ne « veux plus lire », déclare un jour le jeune Constantin à son successeur, qui est le comte Sacken; « vous lisez toujours « et vous devenez toujours plus bête! » Réfugié en France, La Harpe ne rentre dans sa patrie qu'à la suite des armées révolutionnaires, et les idées qu'il y apporte alors sont bien celles qu'il a représentées, un peu inconsciemment peut-être, à Saint-Pétersbourg même, sous les yeux indulgents de Catherine. Nommé membre du Directoire de la République helvétique, il révèle précisément dans l'exercice de ses fonctions l'esprit du gouvernement idéal conçu par la grande souveraine : il est despote et libéral à souhait. Il en vient même à rêver un autre 18 brumaire, dont il serait le héros, ce qui ne lui vaut d'ailleurs qu'un congé un peu brusque de la part de ses concitoyens et la fin de sa carrière politique.

III

L'arrivée à Saint-Pétersbourg du comte de Saint-Priest ouvre, en 1791, une époque nouvelle dans l'histoire de la colonie française établie en Russie : celle de l'émigration. A partir de ce moment, Catherine commence à faire un triage parmi les Français qui se recommandent à sa faveur, et, pour y avoir accès, il faut montrer patte blanche. Le peintre Doyen, qui se

présente avec un passé révolutionnaire passablement chargé, est d'abord éconduit. « Je ne l'ai pas vu », écrit Catherine à Grimm à la date du 9 mai 1792, « car chez nous on n'admet « plus si vite des Français ; au moins faut-il qu'ils passent la « quarantaine politique. » L'épreuve n'est pas encore des plus difficiles, et Doyen a bientôt fait de la traverser et de conquérir à la cour même une situation fort brillante. Mais les émigrés s'appliqueront à faire augmenter la rigueur de la consigne. Ils arrivent en foule maintenant. Saint-Priest est chargé par l'officine diplomatique de Coblentz d'obtenir le concours de Catherine à l'expédition que le roi de Suède se propose de tenter en France pour y rétablir l'ordre. Il vient un peu trop tôt et trouve un accueil assez froid. Se faisant introduire d'ailleurs par le représentant officiel de la monarchie constitutionnelle contre laquelle il fait appel aux armes de la Tsarine, il paraît dans une attitude ambiguë, qui n'est pas faite pour augmenter ses chances. Derrière lui, en septembre 1791, vient Esterhazy, dépêché par le comte d'Artois pour rendre compte à l'Impératrice des conférences de Pilnitz. Il réussit mieux, grâce aux agréments personnels qui lui ont ménagé autrefois une entrée dans l'intimité de Marie-Antoinette. Il porte avec lui le prestige de l'ancien Versailles. Ancien page du roi Stanislas, ancien protégé de Marie Leszczynska, il a encore à son actif une carrière honorable dans les armées françaises. La mère de Marie-Antoinette s'est bien refusée à favoriser son retour en Autriche, à cause de ses mœurs dissolues ; mais les scrupules de *sainte Thérèse* ne sont pas faits pour avoir prise sur l'esprit de *sainte Catherine*. Esterhazy trouve d'ailleurs moyen de se faire bien venir auprès du favori Zoubof, qui, sans façon, le conduit à l'Ermitage, lui fait traverser plusieurs pièces, ouvre une porte et l'y pousse par les épaules, en disant : « La voilà ! » Mis ainsi en présence de la souveraine et laissé avec elle en tête-à-tête, il ne se démonte pas et réussit à plaire. Catherine écoute d'un air distrait ses communications diplomatiques, mais elle lui propose de le garder auprès d'elle en se chargeant de le nourrir, et c'est au fond tout ce qu'il demande. Après la chute